

Publications de la Sorbonne

Byzance et le monde extérieur | Michel Balard, Élisabeth Malamut, Jean-Michel Spieser, et al.

Les villes de province byzantines et les échanges

culturels

Quelques traducteurs peu connus

Krijnie N. Ciggaar

p. 83-95

Volltext

utriusque tamen lingue gnarus,
Iohannes Scolasticus[1]

1 Constantinople fut le centre de culture par excellence de l'Empire byzantin. On pouvait y trouver écoles et professeurs, bibliothèques et archives, traducteurs et copistes, marchands de manuscrits et de parchemin. Nous savons qu'au XII[e] siècle un certain nombre de traducteurs ont été actifs tant à Constantinople que dans les villes italiennes : Jacques de Venise, Moïse de Bergame, Cerbanus Cerbani, Paschalis Romanus, les frères Léon Toscan et Hugues Ethérien. Burgundio de Pise fut un autre traducteur prolifique et de grande réputation. Grâce à leur correspondance avec leur ville d'origine, quelques-uns de ces noms furent connus d'un plus large public, ce qui explique aussi leur réputation parmi les historiens modernes. Ces traducteurs avaient tous des contacts à Constantinople et contribuaient à la transmission de textes et aux échanges culturels entre Byzance et l'Occident[2]. Les activités des traducteurs ne s'arrêtèrent pas au XII[e] siècle, elles se poursuivirent pendant les siècles suivants, à mesure que la population occidentale dans Constantinople croissait.

2 Dans les villes de province la situation était quelque peu différente. Cependant ces villes ne connaissaient pas une éclipse culturelle totale, comme on le suggère parfois. Michel

Choniatès emporta ses livres à Athènes lorsqu'il y fut nommé archevêque. Bien qu'il se soit plaint du climat intellectuel de sa nouvelle résidence, il a dû diffuser dans son entourage ses connaissances et stimuler quelque peu la vie intellectuelle de sa petite ville de province. Il est fort regrettable que nous n'ayons pas l'inventaire de sa bibliothèque enlevée par les Occidentaux lors des hostilités de 1204. Il n'était pas le seul intellectuel byzantin vivant en province. Un peu partout, dans les monastères, dans les grands centres religieux et dans les grandes propriétés, il y avait des archives et des bibliothèques ecclésiastiques et privées. Même les simples paroisses devaient posséder quelques livres pour la liturgie.

3 C'est aussi le cas pour les Occidentaux qui étaient installés dans quelques villes de province et qui pouvaient ainsi contribuer à des échanges culturels. Des professeurs, clercs, copistes et traducteurs occidentaux ont dû être actifs dans ces villes. La présence de certains textes littéraires occidentaux outre-mer est connue. Ils faisaient partie des bibliothèques privées de la classe dirigeante ou furent apportés par des voyageurs qui les laissaient quelquefois sur place[3]. Les communautés marchandes ayant des colonies outre-mer avaient leurs propres archives, où d'autres textes, de caractère moins commercial, ont dû être conservés. On avait besoin de traducteurs et d'interprètes, notamment dans les villes où la population était très mélangée et où les Occidentaux avaient leur propre quartier pour leurs activités marchandes. Pour rédiger les contrats commerciaux il fallait des notaires bilingues au courant des finesses des deux langues[4]. Comme à Constantinople, la population occidentale dans les villes de province, une population flottante par nécessité, ne fit que s'accroître au fil du temps. Dans les milieux occidentaux, les clercs jouaient souvent le double rôle de notaire et de prêtre. En prêtant attention à des remarques furtives, cachées parfois dans les sources occidentales, byzantines et autres, on pourrait trouver d'autres exemples de traductions, de traducteurs et d'échanges culturels restés inconnus ou inaperçus jusqu'ici.

4 Dans la présente étude, je voudrais attirer l'attention sur quelques traductions qui sont intéressantes dans le contexte des contacts entre Byzantins et Occidentaux. Le présent volume ne permettant pas de présenter une étude détaillée, je me contenterai de faire quelques remarques préliminaires. Par deux fois il sera question d'un traducteur anonyme ; dans un autre cas on connaît le nom de l'auteur et de son patron, ce qui permet de le présenter dans son contexte historique.

5 Le premier exemple vient de Thessalonique. La foire internationale appelée Δημήτρια *(Dèmètria)* tirait son nom de saint Démétrius, patron de la ville, et attirait un public international, cité dans la satire du *Timarion*[5]. Les pèlerins et les marchands venaient des quatre coins de l'Europe, mais aussi de régions orientales. La basilique Saint-Démétrius était réputée pour les reliques du saint et surtout pour l'huile miraculeuse qui coulait de ce qu'on croyait être son tombeau. Ce miracle, qui a valu à saint Démétrius l'épithète de μυροβλύτης, attirait les foules. Il n'est attesté qu'après le XIIe siècle, selon Charalambos Bakirtzis qui y voit une réorganisation nécessaire du culte de saint Démétrius, après la prise de la ville par les Normands en 1185[6]. Grâce aux croisades et aux États latins en Syrie-Palestine, saint Démétrius était devenu un saint bien connu dans les milieux occidentaux. On n'avait pas encore oublié son apparition miraculeuse pendant le siège d'Antioche[7].

6 Déjà au IXe siècle une traduction latine de la *Vie* de saint Démétrius avait été faite par Anastase le Bibliothécaire, qui la dédia à Charles le Chauve. Elle avait été effectuée à la demande d'un ami, un certain diacre Jean, qui avait à Rome un petit oratoire très ancien dédié à saint Démétrius. Cette *Vie* est connue comme la *Passio prima*[8]. La requête de ce Romain suggère que saint Démétrius n'était guère connu en Occident à cette époque. La traduction d'Anastase y devint populaire et fut incorporée dans les collections de *Vies* de saints. À partir de la *Passio prima* grecque s'est développée une autre *Vie,* connue sous le nom de *Passio altera,* offrant un caractère plus hagiographique[9]. Le manuscrit le plus

ancien de la *Passio altera* date aussi du IXe siècle. On pourrait dire que la nouvelle *Vie* est plus « touristique » à cause des miracles et de la mention de reliques[10].

7 Les pèlerins occidentaux profitaient parfois de leur voyage en Orient pour visiter Thessalonique et y vénérer les reliques de saint Démétrius. Les ambassadeurs et d'autres envoyés officiels faisaient de même, comme nous l'apprend un manuscrit qui contient les dialogues entre un Latin et un Grec, probablement les conversations sur des questions théologiques entre Anselme de Havelberg et Basile d'Ochrida, archevêque de Thessalonique. Ces discussions ont eu lieu en 1155 lors d'une ambassade envoyée par l'empereur germanique à la cour byzantine[11].

8 Les sources occidentales et orientales nous apprennent que les reliques de saint Démétrius et l'huile miraculeuse étaient recherchées par les croyants chrétiens. Rien d'étonnant alors qu'une autre traduction de la *Vie* du saint fût faite au XIIe siècle. Cette fois la *Passio altera* servit de modèle. Curieusement cette nouvelle traduction, donnant une rédaction abrégée de la *Passio altera,* n'a guère attiré l'attention des byzantinistes ou de ceux qui s'occupent des relations entre Byzance et l'Occident. À la fin du XIXe siècle, un père bollandiste a écrit une notice sur cette traduction, renvoyant le lecteur au texte grec du Vaticanus 821 et à la traduction latine que Byeus en avait donnée dans les *Acta Sanctorum*. Le contexte historique ne fut évoqué que très sommairement. Ayant reçu la transcription du texte qui se trouve à Vienne (Vindobonensis 377, fol. 108v-110v, manuscrit du XIe siècle selon le catalogue publié au XIXe siècle) par l'intermédiaire d'un ami, le père bollandiste n'a pas hésité à dater le manuscrit en question du XIIe siècle. Il y avait été conduit par le fait que le patron de la traduction l'avait apportée à son « église » en 1160. Il en conclut que le patron s'appelait Iohannes Scolasticus et vivait à Spire. Il l'identifia à Iohannes d'Erenburg, fondateur de l'église Saint-Pierre dans cette ville[12]. Plus récemment le manuscrit de Vienne a été daté du Xe siècle ce qui, à première vue, complique encore les choses[13]. Il est utile de regarder de plus près cette traduction et d'essayer de la situer dans son contexte historique. Selon une description récente, le

manuscrit Vindobonensis 377, contenant une collection de *Vies* de saints, daterait du Xe siècle et aurait été rédigé à Fulda. Il serait originaire du monastère Saint-Germain, un monastère à « caractère bénédictin » près de Spire. Andreas Fingernagel, conservateur des manuscrits à l'Österreichische Staatsbibliothek, confirme qu'on découvre au folio 2v (écrit par une main du XIIe siècle) le nom de *Spira* qui a été gratté, suggérant que le manuscrit se trouvait à Spire à un certain moment du XIIe siècle[14]. Le mystère de la datation est résolu en jetant un coup d'œil sur le manuscrit. On constate alors que le texte latin de la *Passio altera* a été ajouté dans un manuscrit existant. D'une écriture très fine le texte a été écrit dans les marges d'un manuscrit du Xe siècle contenant des *Vies* de saints.

9 Ceci dit, il est temps d'examiner le prologue et l'épilogue du texte, où nous trouvons le nom du patron et celui du traducteur. Le prologue dit : *Passio sancti Dimitrii.xxvi. die mensis octobris quam ego Iohannes huius ecclesie scolasticus offitio legationis fungens in Gretiam a Thessalonica civitate in qua et ipsam quidam prespiter latinus utriusque tamen lingue gnarus causa mei et pro petitione mea de greco in latinum transtulit, anno dominice incarnationis millesimo centesimo lx mo huc apportavi et hic apposui, afferens quoque de oleo et vestibus eius in argentea pyxide*. L'épilogue donne : *Qui legis haec memorare mei. Die : sancte Dimitri munere pro tali tu propriciare Iohanni. Hanc passionem Sancti Dimitrii quidam Thessalonicensis sacerdos nomine Bernhardus de greco in latinum transtulit causa mei quam et ego ob memoriam et celebrationem tanti martyris hic adiunxi*. Nous connaissons maintenant le nom du patron, un certain Iohannes Scolasticus, et le nom du traducteur, un prêtre appelé Bernard qui habitait à Thessalonique. De plus nous savons que le texte, apporté de Thessalonique, a été copié à Spire ou dans ses environs immédiats. Le patron de la traduction semble lui-même avoir copié le texte qui se trouve dans le Vindobonensis 377. Il avait aussi apporté des reliques du saint enfermées dans un précieux reliquaire[15].

10 Il est important de constater que le prêtre Bernard avait accès à un manuscrit grec contenant le texte de la *Passio altera* (complet ou sous une forme abrégée) de saint Démétrius, qu'il appelle selon la prononciation de son temps saint Dimitrius. Il eut même l'occasion de travailler quelque temps sur ce manuscrit. À Thessalonique il y avait certainement des manuscrits sur saint Démétrius. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, Paris. Gr. 1517 (XIIe siècle), un vrai corpus démétrien comprenant la *Passio altera* et les Miracles, serait originaire de Thessalonique selon Paul Lemerle. De nos jours, il existe encore de tels manuscrits dans les monastères du mont Athos[16]. Emporter en Occident un texte de quelques folios aurait été chose facile. Ceci dit, le texte original produit à Thessalonique a-t-il été conservé quelque part et d'autres copies en existent-elles encore ? On pourrait aussi se demander si une telle traduction ne se vendait pas ensuite à d'autres dévots du saint. Il est clair que la traduction latine ne remonte pas au texte du Vaticanus 821, comme l'a suggéré le père bollandiste. Un certain nombre de questions se posent encore. Pourquoi une telle traduction fut-elle faite ? Serait-ce seulement pour faire plaisir ou rendre service à un visiteur de passage qui portait un intérêt tout spécial à saint Démétrius et qui aurait fait gagner un peu d'argent au traducteur ? Ou bien y avait-il un vrai marché pour de telles commandes dans les lieux de pèlerinage ? Il faudrait aussi étudier de plus près le patron de la traduction et son entourage. Pourquoi cette prédilection pour saint Démétrius ? S'agit-il d'un simple dévot du saint ? Il faudrait examiner la présence de reliques du saint en Europe occidentale et, pour la traduction de la *Vita altera* apparemment destinée à un clerc allemand, sa présence en Allemagne ainsi que les dédicaces d'églises et de chapelles dans cette partie du monde[17]. Le traducteur de la *Vie,* ce prêtre Bernard qui vivait à Thessalonique au XIIe siècle, devrait être l'objet de recherches ultérieures. J'espère revenir ailleurs sur ces questions, donner le texte complet de la traduction et la comparer avec les autres versions et rédactions.

11 Le deuxième exemple vient de Corinthe, une ville de province plus petite que Thessalonique, mais plus visitée et plus prospère, semble-t-il. Elle fut fréquentée par les Vénitiens qui y avaient des privilèges commerciaux[18]. Cette fois le patron et le traducteur sont inconnus.

12 Au début du XIII^{e} siècle se développe dans le nord de la France un intérêt pour l'histoire des temps anciens. Beaucoup de chevaliers ayant pris part aux croisades étaient originaires du Nord. Après la prise de Constantinople par les Latins en 1204, la Flandre a fourni un empereur à Constantinople en la personne de Baudouin de Flandre. Les seigneurs de Saint-Omer s'étaient taillé un petit État féodal en Grèce et d'autres croisés allaient suivre cet exemple. Ces chevaliers picards et flamands se rendirent maîtres de villes comme Athènes, Thèbes, où les seigneurs de Saint-Omer étaient co-seigneurs, Corinthe, Thessalonique, Troie et d'autres villes qui avaient une connotation biblique ou évoquaient l'histoire ancienne. Toutes ces villes allaient jouer un rôle dans la littérature française du Moyen Âge. On y installait des évêques latins. A Corinthe on connaît depuis 1146 un monastère latin et une église Saint-Nicolas[19]. La ville allait faire partie du domaine privé des princes de Morée, les Villehardouin.

13 Il n'est donc pas étonnant que des compilations historiques soient nées dans le nord de la France et plus particulièrement en Flandre. Un des premiers exemples du nouveau genre est *l'Histoire ancienne jusqu'à César,* connue aussi sous le nom d'*Estoires Ogier,* une des premières compilations historiques en prose[20]. C'était un fait bien connu en Europe occidentale que les Vénitiens descendaient des Troyens, du moins le prétendaient-ils. Dans l'*Histoire ancienne jusqu'à César,* l'auteur anonyme, ou plutôt le compilateur, avait l'intention de discuter des origines des Flamands. Malheureusement, pour une raison inconnue, il n'a pu terminer son travail. Son mécène était Roger IV, châtelain de Lille, ville alors sous domination flamande. Baudouin de Flandre était parti en Orient et avait laissé sa fille Jeanne (née en 1199) en Flandre. Lille avait une position importante dans le comté. Plus tard la comtesse y résida souvent et la ville profita de ses

générosités. Elle devait y construire entre autres l'Hospice de Jeanne, maintenant en restauration[21].

14 Au XIXe siècle Paul Meyer fut un des premiers à s'occuper de ce texte fort intéressant qui eut une grande diffusion en Occident et outre-mer où il fut copié et illustré. Regardons le prologue du texte où le compilateur écrit aux vers 243-247 : « Des quels gens Flandres fu puplée/Vos iert l'estoire bien contée, /Com se proverent, quel il furent,/Com il firent que fere durent,/Ce vos sera trestout retrait. » Un peu plus loin, aux vers 262-265, il s'adresse à son patron : « Por qu'il plaise le chastelain/De l'Isle Rogier, mon seignor,/Cui Deus doint santé e honor,/Joi[e] paradis en la fin. » Malheureusement l'épilogue manque au texte, mais la mention de la famille comtale de Flandre dans un autre passage corrobore la relation avec la conquête de Constantinople en 1204 et l'Empire latin. Meyer renvoie ici au folio 252v du manuscrit Paris, fr. 20125 (fin du XIIIE siècle) : « Obliés fu tost Alixandres ;/Ausi est li bons cuens de Flandres/Bauduïns qui fu emperere/De Constantinoble et sa mere/Qui nomée fu Marguarite,/Et tant fu bone dame eslite. » De ce passage et de son contexte, il conclut que l'ouvrage fut rédigé entre 1223 et 1230[22]. Le lien entre le compilateur, la ville de Lille et le comté de Flandre est clair. L'auteur pourrait être un de ces Flamands qui participèrent à la conquête de Constantinople en 1204 ou qui visitèrent la ville et la Romanie par la suite. Plusieurs savants ont suggéré le nom de Wauchier de Denain comme auteur, ce qui reste à vérifier dans les documents[23]. *L'Histoire ancienne jusqu'à César* a suscité bien des études. Cependant c'est un passage peu commenté qui requiert ici notre attention. Quelque temps plus tard la compilation présentée au châtelain de Lille subit un remaniement qui, selon Meyer, eut lieu vers la fin du XIVe siècle. Dans une étude récente Marc-René Jung date ce changement du milieu ou de la deuxième moitié du XIIIe siècle[24]. Un rédacteur inconnu a remplacé la section qui parle de la guerre de Troie par un texte qu'on avait trouvé en Romanie dans la bibliothèque de l'église Saint-Paul à Corinthe. Parce qu'il manque une édition complète du texte avec ses variantes, y compris cette « seconde

rédaction », je donne ici l'épilogue de cette nouvelle section, comme l'a publié Meyer d'après le manuscrit B.N. Paris, fr. 1612, fol. 142 : « Si vos ai ore menée a fin la vraie estoire de Troie, selonc ce qu'elle fu trovée en l'almaire de Saint Pol de Corrinte en grijois lenguaje, et doi grizois fu mise en latin. Et je la translatai en françois et non pas par rime ne par vers...[25] »

15 Il s'agit ici d'une mise en prose du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure. À en croire le remanieur de la seconde rédaction de *l'Histoire ancienne jusqu'à César*, il n'est pas à exclure que le traducteur du texte latin en français ait trouvé le texte latin à Corinthe, ainsi que son prédécesseur qui l'avait traduit du grec en latin. Marc-René Jung appelle la traduction latine du texte grec faite à Corinthe « Le Roman de Troie mis en prose en Morée » et il conclut : « Est-il téméraire de supposer que l'auteur a vraiment "translaté" son texte à Corinthe[26] ? » À mon avis il n'est pas téméraire de faire une telle supposition. Il est intéressant de trouver dans cette « nouvelle » compilation des indications géographiques sur la Grèce et d'autres régions de la Romanie. On trouve dans la description de la Grèce une phrase se référant à Corinthe : « Encore y est l'isle de Negrepont et le pays de la Morée ou est la noble cité de Corinthe[27]. » Serait-il vraiment étonnant de trouver dans la bibliothèque de l'église Saint-Paul à Corinthe une *Histoire de Troie* en grec traduite d'après un modèle occidental ? Il y avait au XIIe siècle un intérêt européen pour l'Histoire *de la Guerre de Troie,* aussi bien en Occident que dans l'Empire byzantin. Dans une ville où les Byzantins croisaient des Occidentaux, il serait naturel de s'informer sur les idées des autres, surtout quand les ambitions territoriales de certains Occidentaux commençaient à se révéler. Il est dommage que jusqu'ici on n'ait trouvé aucune information sur le traducteur, qu'il soit grec ou latin.

16 Après l'invasion normande dans le Péloponnèse et la prise de Corinthe et d'autres villes, un grand nombre d'habitants avait été déporté et ne fut libéré qu'après une longue captivité. Plus d'un captif avait réussi à acquérir les langues des nouveaux maîtres, français et italien. Isaac Aaron en est un exemple. De 1147 à 1159 il fut en captivité en

Sicile, où il apprit le « latin »[28]. Depuis 1081 la colonie vénitienne profitait à Corinthe de privilèges commerciaux, ce qui nécessitait des gens bilingues. Pour produire une traduction de l'ouvrage de Benoît de Sainte-Maure, écrit vers 1160, la main-d'œuvre ne manquait pas. On pourrait même avancer l'hypothèse que faire une traduction en prose était plus facile que de la faire en vers. Ce qui, à première vue, est surprenant, c'est qu'en Morée on a voulu remplacer l'histoire de la Guerre de Troie dans l'Histoire *ancienne* par la « vraie histoire de Troie », différente de celle de la compilation fondée sur Darès. La question de la *translatio originum* a pu ici jouer un rôle. Divers peuples et nations se réclamaient d'origines troyennes pour justifier, semble-t-il, leur présence outre-mer. Dans la nouvelle version de *l'Histoire de Troie,* telle qu'elle fut incorporée dans la compilation en Morée, ce sont les Vénitiens qui sont les héritiers des Troyens. Le prologue de l'*Histoire ancienne jusqu'à César,* compilée pour Rogier IV de Lille, parle des origines des Flamands. Y avait-il conflit parmi les divers Occidentaux sur place ? On pense à celui qui oppose les Vénitiens aux barons français après 1258[29]. Le rôle des Flamands et de leurs dirigeants à Constantinople n'est pas encore clair, mais il serait intéressant de l'examiner de plus près[30]. L'église Saint-Paul à Corinthe est bien attestée[31]. Il est possible que, ici et ailleurs outre-mer, les Occidentaux aient eu accès aux manuscrits des bibliothèques privées et ecclésiastiques, et aient peut-être pris possession de l'église et de sa bibliothèque. Il serait utile de développer ce sujet fort intéressant, non seulement pour les traductions de textes mais aussi pour l'échange d'idées culturelles et historiques qui, pour ce qui est de la guerre de Troie, ont joué un rôle plus considérable dans les relations entre Byzance et l'Occident qu'on ne l'a pensé jusqu'ici. Il ne manquait aux Vénitiens que le goût juridique pour sanctionner leurs ambitions territoriales dans le bassin oriental de la Méditerranée et ailleurs. Dans cette perspective, il y a aussi le problème du monumental *Roman de Troie,* roman anonyme en grec de quelque 14 400 vers qui a vu le jour au XIV^e^ siècle et qui est également fondé sur un texte du *Roman de*

Troie de Benoît de Sainte-Maure[32]. Il semble que nous ayons ici un exemple unique d'un échange culturel qui va dans les deux sens.

17 Le troisième exemple mène à Antioche et au patriarcat d'Antioche. Comme Thessalonique et Corinthe, cette ville byzantine, la plus grande de la partie orientale de l'Empire, avait souffert des occupations étrangères. De 1085 à 1098, Antioche avait été occupée par les Turcs avant de passer aux mains des croisés lors de la Première Croisade. Malgré le serment féodal prêté par les chefs des croisés ayant promis que les anciens territoires byzantins retourneraient sous l'autorité d'Alexis Ier Comnène. la ville resta aux mains de Bohémond, chef du contingent normand. Contrairement à Thessalonique et à Corinthe, la langue courante n'y était pas le grec mais l'arabe. Seul le haut clergé du patriarcat orthodoxe connaissait le grec. Les croyants melkites avaient depuis longtemps adopté l'arabe, le syriaque restant réservé à la vie religieuse de la communauté syrienne orthodoxe, appelée jacobite par les Byzantins. De plus il y avait les communautés arménienne, copte, géorgienne, juive, latine, turque et autres, qui avaient leur propre langue. Un grand nombre de monastères dans la ville et aux alentours, relevant de ces diverses communautés, avaient leurs bibliothèques et *scriptoria,* où plus d'une traduction vit le jour. Ces communautés religieuses contribuaient au caractère intellectuel et culturel de la ville[33].

18 Un des grands pèlerinages du patriarcat d'Antioche était le monastère de la Vierge de Saïdnaia (en français Sardenay), à une demi-journée de Damas. Une icône de la Vierge y opérait des miracles. La Vierge y subit miraculeusement une incarnation partielle et l'huile coulait de sa poitrine. Comme à Thessalonique, les pèlerins venaient y chercher l'huile miraculeuse guérissant les malades. Aux grandes fêtes de la Vierge, le 15 août et le 8 septembre, la foule y accourait ; chrétiens orientaux et occidentaux, juifs et musulmans, tous y allaient vénérer l'icône, prier et faire des dons. Pour les musulmans c'était un pèlerinage local : « En cele esglyse venoient tuit li Sarrazin del païz entor la feste Nostre Dame, la mi aoust & en septembre. Là prioient & aouroient & offroient. »

Selon Claude Cahen, c'était un des pèlerinages interconfessionnels en Syrie[34]. De tels lieux de pèlerinages étaient un point de rencontre pour les différents groupes habitant la Syrie, qui pouvaient s'y croiser en toute tranquillité. Le *Miraculum* de Saïdnaia circulait en arabe et en éthiopien, et était connu dans l'Église copte. Avec l'arrivée outre-mer des Occidentaux qui venaient visiter ce lieu de pèlerinage, le besoin de traductions se faisait sentir. Les différentes traductions latines et françaises allaient avoir une grande popularité en Occident, ce qui est remarquable chez des populations qui n'avaient pas l'habitude des icônes. Ceux qui vivaient outre-mer s'étaient habitués à ce nouveau phénomène.

19 Étudier la complexité du grand nombre de manuscrits contenant les différentes rédactions en latin ne peut faire partie de cet exposé. Contentons-nous de nous occuper de deux versions latines, BHL 5408 et BHL 5409, et notamment de la dernière. Un seul manuscrit appartenant à la tradition de BHL 5409, le Vatic. Latinus 44, a préservé un épilogue parlant du modèle de la traduction : *Ista translata sunt de armario Sardani veraci stilo scripta. Testantur autem hoc ita esse priores Templariorum et alii religiosi quamplures tant Latini quant Teutonici tam clerici quam laici, qui hoc oculis suis viderunt et manibus tactaverunt*. La partie du manuscrit contenant le *Miraculum* de Saïdnaia a été datée du XIIᴱ siècle par Enrico Cerulli, mais pourrait être plus tardive. Les deux manuscrits ont en commun l'explication du mot icône *(yconiam, id est quandam tabulam pictam)*[35].

20 On aimerait savoir si le modèle était un texte arabe ou un texte grec, bien qu'un texte grec du miracle n'ait pas encore été retrouvé. Saïdnaia était un monastère melkite où la présence de moines grecs (l'information sur l'identité des moniales qui habitaient le couvent fait défaut) et la provenance constantinopolitaine de l'icône sont explicitement indiquées dans quelques rédactions occidentales. L'existence de modèles arabes préservés prouve seulement que le monastère offrait à sa clientèle internationale un choix de textes, à copier ou à traduire. Peut-être y avait-il même un certain stock pour

satisfaire la demande des pèlerins, ce qui expliquerait le grand nombre de textes circulant en Europe de l'Ouest. Il ne serait pas étonnant de trouver le même service dans le sanctuaire de saint Démétrius. C'est un sujet peu étudié.

21 Un texte grec se trouvait peut-être à Antioche dans la bibliothèque du patriarcat orthodoxe dont relevait l'évêché de Saïdnaia. Pendant la période des patriarches latins, le patriarcat a dû disposer d'un service de traduction, ne fût-ce que pour des raisons pratiques. On connaît la traduction des listes épiscopales en latin et en français. De plus les manuscrits dans le patriarcat pouvaient circuler, y compris les manuscrits de Saïdnaia[36].

22 La traduction du *Miraculum* dans le Vaticanus 44 était sans doute destinée à un public de pèlerins. Le traducteur du texte dans ce manuscrit et son collègue de l'autre rédaction (BHL 5408) restent inconnus. À une exception près, toutes les versions connues, y compris les traductions en français, font mention des Templiers. On se demande si le traducteur ou le patron de la traduction ne sont pas à chercher dans ce milieu. Les Templiers allaient à Saïdnaia en temps de trêve *(Que scilicet imago, ut a Fratribus Templi testantibus qui eam viderunt, scilicet Fratre Thoma, qui eam digito suo palpavit, et pluribus qui eam viderunt, didicimus a mammillis deorsum carne videtur induta ; ex qua carne liquor ille manat. Quem liquorem idem Fratres Templi ad domos suas afferunt, gratia orationum illuc venientes, quando cum paganis inducias habent),* comme le dit le manuscrit Bruxellensis II, 1146 qui ressemble fort au Vaticanus 44, mais qui n'a pas d'épilogue[37]. Les Templiers accompagnaient et protégeaient les pèlerins et, Saïdnaia se trouvant en territoire « ennemi », ils ne pouvaient pas s'y risquer en temps de guerre. Quand ils étaient à Saïdnaia en temps de trêve, ils profitaient de leur séjour pour se procurer les reliques de l'huile miraculeuse qu'ils distribuaient parmi leurs confrères. Matthieu Paris, dans ses *Chronica Maiora,* composées avant 1259, ajoute ce détail intéressant que les Templiers rapportent l'huile miraculeuse pour la distribuer aux pèlerins : *Quem liquorem fratres Templi ad domos suas deferunt, cum inducias habent*

a paganis ; ut peregrinis orationis gratia adventantibus inde distribuant, qui honorem Dei Genetricis in diversis mundi partibus reverenter attollant[38]. Voilà ce qui expliquerait le besoin de confirmer l'authenticité de la relique par les chefs des Templiers et d'autres membres du clergé.

23 Les Templiers jouaient peut-être un rôle dans le rachat de prisonniers latins, confrères, pèlerins et autres. Ils avaient développé un système de financement et de donations partout en Europe pour leurs activités en Terre sainte et étaient par conséquent bien placés pour subvenir au financement et à l'accompagnement d'anciens prisonniers[39]. Mais ils ne pouvaient le faire tout seuls. Il fallait des intermédiaires. J'aimerais suggérer que Saïdnaia, se trouvant à une demi-journée de Damas et ayant un évêque melkite/byzantin, pouvait facilement entrer en contact avec le sultan et ses coreligionnaires à Damas, à Antioche, et à Constantinople. Les relations entre Byzantins et Arabes permettaient souvent ces contacts. Saïdnaia pouvait être bien commode pour l'échange de prisonniers. On pouvait héberger les prisonniers musulmans et chrétiens dans les hospices destinés aux pèlerins, et la connaissance de l'arabe était un facteur rassurant pour les non-Latins et les non-chrétiens. Dans l'histoire du Miracle de Saïdnaia de Guido Chat, qui voyageait à Jérusalem peu avant 1186, on voit peut-être un reflet de ce procédé quand il dit que *Contigit igitur unum de militibus Templi, Galterium de Marangiers, qui captus fuerat a gentilibus, cum de captivitate rediret, per urbem Sardenam transire ; qui de predicto liquore in Iherusalem attulit. Unde Hamericus Brun ad ecclesiam Sancte Marie de Altis Vallibus per Guidonem Chat misit*[40]. Saïdnaia semble être ici un relais pour les prisonniers.

24 Nous avons vu plus haut comment un autre frère du Temple, un certain Thomas, est introduit comme témoin de l'authenticité du Miracle de Sardenay. Dans d'autres versions nous rencontrons un frère Thomas qui aurait été prisonnier et qui passait par Saïdnaia sur le chemin du retour. Peut-être est-ce le même Thomas qui aurait ainsi stimulé la dévotion à la Vierge de Saïdnaia. L'auteur arabe Izz al-Dïn fait référence à un

maître Thomas appartenant aux Templiers, qui était prisonnier et fut libéré en 1240/1241[41]. La reconnaissance des prisonniers à l'égard du monastère de la Vierge de Saïdnaia et de son icône miraculeuse et l'accompagnement des Templiers ont dû s'exprimer par des dons au monastère et l'achat de reliques aux Templiers qui les « monopolisaient », peut-être pour la vente aux pèlerins occidentaux. Malheureusement nous sommes mal renseignés sur le trésor de Saïdnaia au Moyen Âge et dans les temps modernes. Pour le moment, au sujet du traducteur du *Miraculum* de Saïdnaia dans la version discutée ici, on peut seulement répéter les mots de Paul Peeters à propos de l'autre version latine (BHL 5408) : « Nous avons tout lieu de croire que cette traduction fut l'œuvre d'un Latin résidant en Syrie », et d'ajouter que le traducteur anonyme dont nous parlons était en relation avec les Templiers ou un templier lui-même, ou bien un de leurs « escrivains sarrazinois » qui étaient souvent des chrétiens indigènes[42]. En Europe la légende de Saïdnaia était devenue si populaire que « dans les châteaux d'Occident, durant les longues veillées, les chevaliers francs revenus de Terre sainte, ou les troubadours chantaient les Miracles de Notre-Dame de Sardinale[43]. »

25 Les trois exemples donnés ici montrent que des échanges culturels sous forme de traductions se faisaient dans les milieux occidentaux dans les villes de province byzantines. Les trois traductions évoquées posent des problèmes complexes quant au patronage et au contexte où travaillaient ces traducteurs. Chemin faisant, on découvre d'autres traducteurs qui travaillaient sur les mêmes textes dans des lieux inconnus. Nombre de questions attendent encore une réponse. Les connaissances linguistiques dans ces milieux occidentaux et l'accessibilité des bibliothèques sont encore peu connues, mais la recherche en ce domaine pourrait donner des résultats intéressants.

Anmerkungen

1. [P Peeters], De versione latina actorum S. Demetrii saeculo XII confecta, *An. Boll.* 16, 1897, p. 67.

2. W. Berschin, *Griechisch-lateinisches Mittelalter,* Berne-Munich 1980 (trad. anglaise par J. C. Frakes, *Greek Letters and the Latin Middle Ages,* Washington 1988). *Byzance et le monde extérieur,* Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 (Byzantina Sorbonensia, 21)

3. D. Jacoby, Knightly values and class consciousness in the Crusader States of the Eastern Mediterraneen, *Mediterranean Historical Review* 1, Londres 1986, p. 164 s. (= *Studies on the Crusader States and on Venetian Expansion,* Londres 1989, I) ; voir aussi Id., La littérature française dans les États latins de la Méditerranée orientale à l'époque des croisades : diffusion et création, *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin, Actes du IX*[e] *Congrès international de la société Rencesvals pour l'Étude des Épopées Romanes (Padoue-Venise, 1982),* Modène 1984, p. 617-646 (= *Studies, op. cit.,* II).

4. P. Schreiner, Untersuchungen zu den Niederlassungen westlicher Kaufleute im byzan-tinischen Reich des 11. und 12. Jahrhunderts, *Byz. Forsch.* 7, 1979, p. 175-191 ; R.-J. Lilie, *Handel und Politik zwischen dem byzantinischen Reich und den italienischen Kommunen Venedig, Pisa und Genua in der Epoche der Komnenen und der Angeloi (1081-1204),* Amsterdam 1984.

5. Pseudo-Luciano, *Timarione,* éd. R. Romano, Naples 1974, p. 53, 54, 126-127.

6. C. Bakirtzis, Byzantine Ampullae from Thessaloniki, *The Blessings of Pilgrimage,* éd. R. Ousterhout, Urbana-Chicago 1990, p. 140-149.

7. Par exemple l'*Histoire anonyme de la Première Croisade,* éd. L. Bréhier, Paris 1924 (1964), p. 154-155.

8. *Vie de saint Démétrius,* BHL 2122, éd. PL 129, col. 715-726, d'après BHG 496, publiée dans H. Delehaye, *Les légendes grecques des saints militaires,* Paris 1909, p. 103 s., 259-263 ; J.-M. Sansterre, *Les moines grecs et orientaux à Rome aux époques byzantine et carolingienne (milieu du VI*[e] *s.- fin du IX*[e] *s.),* Bruxelles 1983, 2 vol., I, p. 157, II, p. 185.

9. BHG 497, éd. PG 116, col. 1173-1184, Delehaye, *Les légendes grecques,* cité note précédente, p. 105 s.

10. P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius,* 2 vol., Paris 1979, 1981, I, p. 15, Scorial. Φ III 20. À la liste des manuscrits contenant la *Passio altera* en grec, il faudrait ajouter le manuscrit Vindobonensis gr. n° 126 (fol. 62r-65v, XIV[e] siècle) : voir H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen National-bibliothek.* Vienne 1961, p. 128.

11. *Des Basilius aus Achrida Erzbischofs von Thessalonich bisher unedierte Dialogen,* éd. J. Schmidt, Munich 1901, p. 34, n. 2, et qui parle aussi du miracle de l'huile avant 1180.

12. PEETERS, De versione, cité *supra* n. 1, p. 66-68 ; BHL 2125. *Tabulae codicum manu scriptorum in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum, I. (cod. 1-2000),* Vienne 1864, p. 58, n° 377.

13. H. HOFFMANN, *Buchkunst und Königtum im ottonischen und frühsalischen Reich,* Stuttgart 1986, p. 261-262, n° 377 ; *Germania Benedictina IX. Die Männer- und Frauenklöster der Benediktiner in Rheinland-Pfalz und Saarland,* Munich 1999, p. 1095, 1097-1102.

14. Lettre du 7 février 2001 de M. Fingernagel que je remercie vivement.

15. PEETERS, De versione, p. 67.

16. LEMERLE, *Les plus anciens recueils,* cité *supra* n. 10, I, p. 15-17, 201-202.

17. Après l'arrivée de Théophano en Allemagne au x[e] siècle on trouve des références à saint Démétrius.

18. SCHREINER, Untersuchungen, cité *supra* n. 4, p. 179 ; LILIE, *Handel und Politik,* cité *supra* n. 4, p. 195-197.

19. L. FLUTRE, *Table des noms propres avec toutes leurs variantes figurant dans les romans du Moyen Âge,* Poitiers 1962 ; A. MOISAN, *Répertoire des noms propres de personnes et de lieux cités dans les Chansons de Geste françaises et les œuvres étrangères dérivées,* Genève 1986, 5 vol.

20. P. MEYER, Les premières compilations françaises d'histoire ancienne, *Romania* 14, 1885, p. 1-81.

21. T. LUYKX, *Johanna van Constantinopel, gravin van Vlaanderen en Henegouwen,* Anvers-Utrecht 1946, p. 346 s., et *s.v.* Rijssel.

22. MEYER, Premières compilations, cité *supra* n. 20, p. 56, 57 ; G. M. SPIEGEL, *Romancing the Past. The Rise of vernacular prose Historiography in Thirteenth-Century France,* Berkeley 1993, p. 53, date le texte entre 1208 et 1213, ce qui semble plus logique vu l'âge de Jeanne de Flandre. Je n'ai pas eu accès à la thèse dactylographiée de M. C. Pavlidès, École Nationale des Chartes, 1989. Pour sa présence outre-mer voir J. FOLDA, *Crusader Manuscript Illumination at Saint-Jean d'Acre, 1275-1291,* Princeton 1976, p. 93-102, 188-192, ill. 51-93 ; JACOBY, Knightly values, cité *supra* n. 3, p. 172 ; D. OLTROGGE, *Die Illustrationszyklen zur « Histoire ancienne jusqu'à César » (1250-1400),* Francfort 1989.

23. Pour une discussion récente sur l'auteur, voir M. DE VISSER-VAN TERWISGA, *Histoire ancienne jusqu'à César (Estoires Rogier),* II, Orléans 1999, p. 217-220.

24. M.-R. JUNG, *La légende de Troie en France au Moyen Âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits,* Bâle-Tubingen 1996, p. 440-441.

25. Meyer, Premières compilations, p. 66.

26. Jung, *La légende de Troie,* cité *supra* n. 24, p. 440, 441.

27. Meyer, Premières compilations, p. 70 ; Jung, *La légende de Troie,* p. 441.

28. Nicétas Choniatès, *Historia,* éd. J. L. van Dieten, Berlin 1975 (CFHB), p. 144 s. (trad. allem. F. Grabler, *Die Krone der Komnenen,* Graz 1958, p. 187) ; voir aussi P. Magdalino, *The Empire of Manuel Komnenos, 1143-1180,* Cambridge 1993, p. 223, n. 143.

29. J. Longnon, *L'empire latin de Constantinople et la principauté de Morée,* Paris 1949, p. 221 s. ; A. Bon, *La Morée Franque. Recherches historiques, topo graphique s et archéologiques sur la principauté d'Achaïe < 1205-1430),* Paris 1969, p. 118 s.

30. Gautier de Liedekerke, commandant de Corinthe autour de 1280, était apparemment un Flamand, R. L. Scranton, *Mediaeval Architecture in the Central Area of Corinth,* Princeton 1957, p. 84.

31. Bon, *La Morée Franque,* cité *supra* n. 29, p. 475 ; Ch. H. Morgan, *The Byzantine pottery* (*Corinth. t. XI. Results of excavations hy the American School of Classical Studies at Athens*)*,* Cambridge, Mass. 1942, p. 6, 7, 14, voit une relation entre l'église et un atelier de céramique avoisinant, suggérant qu'il produisait des souvenirs pour pèlerins.

32. M. Papathomopoulou, E. M. Jeffreys,*'Ο πόλεμος τῆς Τρωάδος,* Athènes 1996.

33. R. Hiestand, Un centre intellectuel en Syrie du Nord ?, *Le Moyen Âge* 100, 1994, p. 7-36.

34. Guillaume de Tyr, *La continuation Rothelin,* éd. *RHC Occ,* 2, p. 513-514 ; C. Cahen, *Orient et Occident au temps des croisades,* Paris 1983, p. 50.

35. P. Devos, Les premières versions occidentales de la légende de Saïdnaia, *An. Boll.* 65, 1947, p. 249-250, 253, et E. Cerulli, *Il libro etiopico dei miracoli di Maria,* Rome 1943, p. 270, 272. Le nom Saïdnaia, un nom arabe, est rendu en Occident sous différentes formes, souvent peu reconnaissables, comme Bardenay, Sardaigne, Sardinale, Serdenay, Sidnaia, etc.

36. H. Hussmann, Herkunft und Schreiber. Die syrischen Handschriften des Sinai-Klosters, *Ostkirchliche Studien* 24, 1975, p. 281-307 ; S. Brock, Syriac manuscripts copied on the Black Mountain, near Antioch, *Lingua restituta orientalis, Festgabe für Julius Assfalg,* Wiesbaden 1990, p. 59-67 ; J. Nasrallah, *Histoire du mouvement littéraire dans l'Église melkite du v*^{e} *au xx*^{e} *siècle,* III, Louvain 1983, p. 66, 134-135.

37. DEVOS, Les premières versions, cité *supra* n. 35, p. 255-256.

38. MATTHEW PARIS, *Chronica Maiora,* II, éd. H. R. LUARD, Londres 1874 (Roll Series 57, 2), p. 487. Un sultan de Damas avait visité Saïdnaia et avait été guéri, et un chevalier en prison à Damas avait la relique en sa possession, *ibid.,* p. 484, 487-488.

39. D. M. METCALF, The Templars as Bankers and Monetary transfers between West and East in the Twelfth Century, *Coinage in the Latin East,* Oxford 1980 (BAR 77), p. 1-17.

40. DEVOS, Les premières versions, p. 273.

41. 41.'IZZ AL-DĪN, *Description de la Syrie du Nord,* trad. annotée par A.-M. EDDÉ-TERRASSE, Damas 1984, p. 265-266.

42. P. PEETERS, La légende de Saïdnaia, *An. Boll.* 25, 1906, p. 153 ; *La Règle du Temple,* éd. H. DE CURZON, Paris 1886, p. 75, 86-87, 94, 100, 102.

43. NASRALLAH, *Histoire du mouvement,* cité *supra* n. 36, p. 134.

Autor

Krijnie N. Ciggaar

Leyde

Zitierhinweis (Kapitel)

N. CIGGAAR, Krijnie. *Les villes de province byzantines et les échanges culturels : Quelques traducteurs peu connus* In:: *Byzance et le monde extérieur: Contacts, relations, échanges* [Online]. Paris: Publications de la Sorbonne, 2005 (Erstellungsdatum: 30 August 2017). Online verfügbar:

<http://books.openedition.org/psorbonne/1848>. ISBN: 9782859448257. DOI: 10.4000/books.psorbonne.1848.

Zitierhinweis (Buch)

BALARD, Michel (Hrsg.) ; et al. *Byzance et le monde extérieur: Contacts, relations, échanges*. Neuauflage [Online]. Paris: Publications de la Sorbonne, 2005 (Erstellungsdatum: 30 August 2017). Online verfügbar: <http://books.openedition.org/psorbonne/1829>. ISBN: 9782859448257. DOI: 10.4000/books.psorbonne.1829.
Mit Zotero kompatibel

Byzance et le monde extérieur

Contacts, relations, échanges

Dieses Buch wird zitiert von

König, Daniel G.. (2013) *The Encyclopedia of Global Human Migration*. DOI: 10.1002/9781444351071.wbeghm358